

# **LOULOU FLOCH**

Légende du football breton

# **LOULOU**

Daniel Kerh

Préface de Daniel Mangeas

# FLOCH

Légende du football breton

LOCUS  
SOLUS

Photographie de couverture : Raymond Kopa en maillot du Stade de Reims et Loulou Floch dans celui du Stade Rennais posent à l'occasion de la Coupe de France 1966.

Une de *Miroir du football* n°78, mai 1966.

Crédits images : Les illustrations proviennent de la collection personnelle de Loulou Floch. Tous droits réservés.

Mise en page : Studio Locus Solus

Impression : Cloître, Saint-Thonan (29)

Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 2017

ISBN 978-2-36833-165-1

ISBN epub 978-2-36833-172-9

Copyright Locus Solus, 2017

Les textes et illustrations de cet ouvrage sont protégés.

Toute reproduction ou représentation, totale ou partielle, par quelque procédé sans autorisation expresse de l'éditeur est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.



LOCUS-SOLUS.FR

# Préface

Ma génération adulait Louison Bobet et Raymond Kopa. Nous étions partagés entre deux disciplines sportives : l'hiver, nous souhaitions être footballeurs, l'été, nous rêvions de revêtir le maillot jaune du Tour de France. En juillet, le Tour de cette époque se déroulait par équipes nationales et régionales. Sur les routes, l'équipe de l'Ouest avait notre faveur, sur les pelouses des stades, les « Rouge et Noir » du Stade Rennais. J'ai eu la chance de rencontrer Mahi Khennane, un attaquant de grande classe, ma première idole rennaise. Ensuite, j'ai eu le bonheur de croiser et d'échanger avec Loulou Floch. Des liens d'amitié se sont créés. Le temps les a renforcés. Cette rencontre m'a procuré une joie et une émotion pareille à celle que j'ai ressentie lorsque j'ai approché, pour la première fois, Henri Anglade, mon idole cycliste.

Loulou. Sont toujours présentes dans ma mémoire ses envolées sur l'aile qui affolaient toutes les défenses. Lorsque nous l'apercevions, balle au pied, fonçant vers le but adverse, même si nous étions malmenés, l'espoir renaissait chez les supporters des « Rouge et Noir ». D'ailleurs, le sélectionneur national ne se trompait pas et notre idole porta à seize reprises le maillot bleu de l'équipe de France A. Résidant à Paris lors de ses années de gloire, j'allais le voir, à chaque match entre le Stade Rennais et le Paris FC.

Quand Loulou a mis fin à sa carrière, j'ai eu la satisfaction de le côtoyer très souvent. J'ai alors découvert l'homme que j'avais imaginé, d'une grande humilité malgré son brillant parcours. Devenu spectateur assidu des courses cyclistes finistériennes, il ne cherche plus comme jadis « à déborder sur l'aile » mais se fond parmi le public. Je ne lui ai jamais posé la question, mais je crois qu'il aurait aimé embrasser la carrière de coureur, il éprouve un tel bonheur à venir sur le Tro Bro Leon, le Tour du Finistère, l'Essor Breton et bien d'autres épreuves encore, même les plus modestes. Le public du football l'a aimé, admiré, celui du vélo a fait de même et l'a adopté. Loulou fait partie de ces personnes qui méritent que vous fassiez un détour pour le rencontrer. Vous ne serez pas déçu et vous vivrez un moment agréable, nourri de sincérité. La timidité, je la connais, elle fut longtemps ma compagne. Pour le bonheur du Stade Léonard, du Stade Rennais, de Monaco, du Paris FC, du Paris-Saint-Germain ou du Stade Brestois, Loulou savait laisser la sienne dans les vestiaires.

6 Quel chemin parcouru depuis sa titularisation au Stade Léonard, à quinze ans, jusqu'à l'homme qu'il est devenu ! Pourtant la malchance ne l'a pas épargné et notamment cette vilaine blessure qui a mis un coup d'arrêt à sa carrière et qui aurait pu la briser définitivement. Elle l'a privé de Coupe du Monde en 1966. Heureusement que l'homme n'est pas de ceux qui renoncent !

Tandis que j'achève cette préface me vient une anecdote. Invité d'honneur au récent Tour du Finistère, Loulou est si attentionné par la présentation des coureurs qu'il oublie le temps qui passe et laisse le bus des invités partir sans lui. Quand il sort de son extase, il se précipite vers le dernier véhicule qui se met en branle : la voiture-balai... Il reprend son souffle et le voici dans celle du directeur de course. Saluons l'audace du « timide » !

Pour conclure, deux mots me viennent : bravo et merci pour les moments merveilleux que tu nous as fait vivre quand nous étions dans les tribunes...



Loulou à moustache !  
Fin de match Espagne-France, le 17 mars 1971.

# Une enfance à Saint-Pol.

## 1947-57

Le 28 décembre 1947, la ferme de Kerhalast est en effervescence. Un heureux événement est attendu. Paul Floch a eu l'autorisation de se rendre à Morlaix pour assister au fameux derby entre le Stade Léonard et le Stade Morlaisien. Il est mieux là, au milieu des supporters léonards,

que dans les jupes des femmes. Et puis, le Stade Léonard a écrasé Morlaix 4 à 0. Quand il revient à la ferme, il accueille avec joie la deuxième grande nouvelle de la journée : il est père d'un garçon de cinq kilos, bien jouflu. Avec cette victoire et la naissance d'un premier enfant, un fils, Paul est comblé. On dira plus tard que la concomitance des deux événements fut un signe du destin.

Comment appeler ce garçon ? L'oncle Guillaume, désigné comme parrain, aimerait bien donner son prénom. Ce n'est pas du goût de Louis, le grand-père, qui décide de lui léguer le sien. Quant à moi, au milieu de mes vagissements, personne ne m'aurait écouté. Sinon, j'aurais choisi Louis-Guillaume. Finalement, le nom de Louis ne vaut que pour les actes officiels. Tout le monde m'a appelé, m'appelle Loulou. Ce diminutif ne m'a pas desservi.

Si la ferme est petite, elle est bien peuplée. Le grand-père, avec ses grandes moustaches, effraie tout le monde sauf moi. Dès qu'il apparaît dans la cour de la ferme, je me précipite vers lui. Il me soulève, m'embrasse de ses belles bacchantes. Je suis son favori, l'aîné de la nouvelle génération des Floch. Son épouse Rosalie, dite Rose, est toute douceur. Paul, mon père, est agriculteur et « johnny ». En compagnie de mon parrain Guillaume, il s'en va pendant six mois vendre les oignons du pays en Angleterre. Maman, Pauline, est une petite femme qui court sur ses courtes jambes à une étonnante vitesse, ce dont j'ai peut-être hérité. Dès que je fais une bêtise, elle se saisit du martinet et me poursuit.

Mais je lui échappe, me réfugiant dans ma chambre sous un édredon plus lourd que moi. Quand elle me punit, elle sait bien que je n'éprouve aucune douleur. Elle libère ainsi sa colère, avant de me laisser à mes regrets pour se rendre à la cuisine et préparer un repas, toujours savoureux. Il y a aussi mon parrain Guillaume, bretonnisé Lomic, et sa femme Louise, Lise pour tous, femme à l'aspect sévère mais au cœur généreux. Leur fils, Joseph, a eu la politesse d'attendre le mois de janvier 1948 pour naître et me laisser le droit d'aînesse. C'est plus qu'un cousin : un frère. À Kerhalast, cinq ans après ma venue au monde survient Marie-José, si mignonne, avec les jolis yeux de sa maman.

### **Kerhalast, un paradis.**

À Noël, Papa et Parrain reviennent, apportant des gâteaux et du chocolat avant de reprendre le bateau. Les hommes partis, il faut faire marcher l'exploitation agricole, où nous vivons petitement mais sereinement. Certes il n'y a ni télévision ni même radio, juste le nécessaire, et pourtant avec le recul, cela m'apparaît comme un monde merveilleux.

Quand je reviens de l'école, vers 17 heures, je me précipite à l'étable avec un grand bol et ma tante Lise le remplit d'un lait tout chaud. Je n'ai jamais plus dégusté un tel nectar. Tante Lise, comme Maman, me prépare des plats à l'ancienne. Je me régale de ses laitages, qui me transmettent cette énergie dont je déborde déjà. Ils sont bien oubliés aujourd'hui. J'ai pourtant encore à la bouche le goût des *pitrilic*, de bonnes crêpes bien épaisses.

Grand-père Louis nous quitte avant mes quatre ans. Et je souffre des absences de mon père. La vie de Johnny doit être bien difficile. Je regarde sa photo avec mélancolie. Une tresse d'oignons descend de ses épaules jusqu'aux chevilles. C'est impressionnant ! Quelquefois, nous recevons la visite de clients gallois. La maîtrise de la langue anglaise par mon père et mon parrain me fascine. Un jour, Papa me fait une promesse : « Loulou, je t'emmènerai à Lanelis

pendant les vacances. Tu apprendras plus vite la langue et tu verras le foot anglais. » Hélas, une longue maladie l'emporte avant qu'il puisse tenir sa promesse.

Notre ferme ne dépasse pas les cinq hectares. Nous possédons un cheval, parfois deux, une ou deux vaches, un chien et un cochon. Parmi mes tâches – chacune et chacun a les siennes – je dois m'occuper du cochon.

### **Le triste départ du cochon.**

Nous avons un jour la visite de l'oncle Jean, le frère de Maman, et de tante Gisèle. Je les aime beaucoup, guettant par la fenêtre leur arrivée en scooter. Ils viennent de Saint-Nazaire. Mon oncle interroge Maman : « Alors, Loulou est-il toujours aussi turbulent ? Fait-il toujours de grosses bêtises ? » Ma mère répond : « Ni plus, ni moins que ses copains. » Et mon oncle essaye de conclure : « Pauline, mets-le dans la crèche du cochon, cela le calmera. » Mais c'est en riant, que Maman a le mot de la fin : « Ah ! Ah ! Mais c'est Loulou qui lui donne à manger et il aime jouer avec lui... »

10 J'entre régulièrement dans la porcherie pour le nourrir et je le vois grandir à vue d'œil. Grande est ma tristesse quand il devient gros et gras et que survient le monsieur de Santec, le tueur de cochons. J'ai toujours en tête les cris perçants de mon partenaire de jeu quand il m'est arraché. Il m'a donné tant de plaisir. Je me cache alors dans un coin et je pleure.

### **Les joies des foins et de la moisson.**

Les périodes les plus agréables pour les gamins, ce sont les foins et la moisson. Pour la moisson du blé, nous suivons de ferme en ferme la batteuse et son moteur, que nous appelons « la belle mécanique ». Nous aimons donner un bon coup de main aux familles. Ce travail nous remplit de joie, car il débouche sur une récompense : un chocolat, quelques crêpes. C'est notre salaire, une vraie satisfaction !

**Le Circuit de l'Aulne 1957.**

La ferme voisine est occupée par la famille Séité. En haut de la hiérarchie trône Olivier, le grand-père, le patriarche, adjoint au maire de Saint-Pol. Il y a ensuite ses deux fils : Pascal, qui a épousé Hélène – ils ont trois enfants, Olivier, Marie-Hélène et Marie-Pascale – et François qui est célibataire. C'est le copain de Papa et de Parrain. Il les emmène sur les hippodromes ou aux courses cyclistes. C'est ainsi qu'ils assistent au prestigieux Circuit de l'Aulne, à Châteaulin. Quand je deviens assez grand, je fais enfin partie du voyage.

Le Circuit de l'Aulne 1957 me marque à jamais. Et les rives de la rivière gardent les traces de mon père... Le championnat de France se déroule à Châteaulin et Valentin Huot en est le vainqueur. J'ai dix ans. Je me vois encore marcher au bord de l'Aulne, près de mon père, je reconnais l'endroit où nous nous sommes arrêtés. Je frissonne toujours en y songeant. Les Bobet, Coppi étaient mes héros. Le vélo, ce sont mes jeunes années, le temps où mon père vivait.

**Le Tour de France et le temps des capsules.**

Je suis les étapes du Tour de France avec ferveur. Nous nous réunissons à douze ou quinze, dans une chambre, chez les Moal, une famille aussi nombreuse qu'accueillante. Les postes de télévision demeurent encore une rareté. Je suis plein de ferveur devant les exploits des coureurs. Je le suis toujours aujourd'hui. En quittant la maison des Moal, nous ne descendons pas de notre nuage, au contraire. Notre petit Tour de France, nous le construisons au « Carré de Sablé ». Ce sable nous permet de modeler des étapes de montagne, dans l'esprit de celles que nous venons de découvrir à l'écran. Chaque capsule contient le nom de l'un de nos favoris. Nous en écrasons le bord afin de la propulser plus vite vers la victoire.

### **Ah ! Si Pascal avait su...**

Il arrive que Pascal vienne me chercher, afin que je conduise l'un de ses chevaux chez le maréchal-ferrant, à Santec. Je ne refuse jamais. Quel plaisir de monter un pur-sang et de le guider à travers une dizaine de kilomètres de campagne ! En chemin, je rencontre mon cousin Jo ou l'un de mes copains. Le pur-sang est suffisamment solide pour accueillir un second cavalier. C'est dans la joie que nous accomplissons ce parcours, où nous ne rencontrons guère d'automobiles, encore peu nombreuses à l'époque. À Santec, nous laissons le cheval pour quelques heures, flânant dans le joli petit village, avant de le reprendre pour l'agréable chevauchée du retour.

Avant de se présenter chez Pascal, mon accompagnateur s'éclipse sagement. Si Pascal avait su l'existence d'un duo, ç'aurait sans doute été fini de ces merveilleuses randonnées.

### **Quand le travail était un jeu.**

Le travail des champs, quand nous avons douze ans, demeure un jeu. Maîtriser la bineuse qui pèse le double de notre poids et diriger le cheval à travers les plants d'artichaut ou de chou-fleur nous enthousiasme. Et quelle allégresse de se faire comprendre du cheval par nos paroles ! Le plus dur est de soulever la bineuse au bout de chaque rangée. Mais ne vous y trompez pas, mon apparence de gringalet dissimule de la force et je suis vif comme l'éclair.

Autour de ma douzième année, Papa m'avertit : « Tu es solide maintenant, viens donc couper les artichauts. » Joignant le geste à la parole, il me donne un panier presque aussi grand que moi. Gaillardement, je coupe quelques têtes en les faisant passer par-dessus mon épaule. Quand le poids du panier me paraît assez lourd, je commence l'ascension de l'échelle en tentant de faire tenir le panier sur mon épaule, comme Papa le fait si aisément. Mais patatras ! Jo, Parrain et Papa se tordent de rire. J'ai basculé

dans la charrette. Le poids des artichauts a eu raison de ma technique débutante. Cessez de rire ! Cela fait partie de l'apprentissage. Rapidement, je deviens à mon tour un bon coupeur d'artichauts.

C'est vrai que tout est prétexte à rire, la bonne humeur ne nous quitte pas. Parmi les petites péripéties, je me souviens de ce moment où nous nous chargeons du rangement dans la charrette, Maman et moi. C'est l'époque des foin. Parrain juge que nous pouvons rentrer à la ferme. Mais voici qu'à la sortie de la prairie, une ornière nous tend son piège. La charrette penche dangereusement, tandis que je retiens ma petite maman par la jambe. Nous sommes sains et saufs... Il ne reste plus qu'à recharger la charrette. Ces petits riens de la vie ne sont que du bonheur.

### **Quand la charrette était vide.**

Quand Papa et Parrain sont à Saint-Pol, tôt le matin, Jo et moi rangeons les choux dans la charrette. Ensuite, après la toilette, nous nous élançons vers l'école, toujours en courant. Notre vitesse aurait mérité d'être chronométrée. À la récréation, je quitte un instant la cour de l'école. Papa et Parrain ont-ils « vendu la charrette » ? Si elle n'est plus sur la place de l'Église, la joie m'envahit et je cours reprendre la partie de foot sous le préau.

13

### **Selon que vous serez puissants...**

Quand nous revenons des champs, nous croisons quelquefois des agriculteurs fortunés, visiblement satisfaits de leur réussite. Ils nous ignorent superbement Jo, Papa, Parrain et moi. Cela ne nous gêne aucunement. Plus tard, quand c'est l'international de football qu'ils croisent, les mêmes seigneurs se font courtisans. Si je leur avais présenté mes chaussures, ils les auraient peut-être cirées ! « Selon que vous serez puissant ou misérable... » La fable de La Fontaine exprime une vérité éternelle. Quant à moi, je préfère sourire de tout cela.

### **La joie règne à Créac'h Mikael.**

Mon cousin Jo et moi sommes très proches, on nous prend pour des frères et les copains du quartier nous apprécient fortement. Créac'h Mikael, c'est un village d'une vingtaine de familles. Tout le monde se connaît. J'y vis des moments exceptionnels, des événements qui ne pourraient se dérouler ailleurs. S'il n'y a guère d'argent, il y a de la joie en abondance. Les maisons sont rangées sur deux niveaux, le haut et le bas. On y trouve aussi des poulaillers, des remises où l'on range le matériel et gare les vélos.

Une ribambelle de gosses courent à travers les maisonnées. Souvent, une pleine bassine de nourriture pour les poules pleut sur ces enfants.

Il y a aussi les « grands ». J'écarte ceux qui jouent au foot. Il y en a d'autres, que l'on admire... Chaque été, ils annoncent : « Nous allons nous faire les Parigots. » Ils s'habillent d'un blouson noir, largement ouvert, dégageant fièrement une poitrine dont ils gonflent les muscles. Ils veulent nous impressionner, nous, les « petits ». Ils partent en campagne, armés de ceinturons et de chaînes de vélo. À l'aube suivante, certains reviennent balafrés, couverts de bleus. Qu'importe, le jour d'après, ils remontent en première ligne !

14

### **La Butte, mon apprentissage du foot.**

Il y a le quartier, il y a la Butte. C'est là que j'apprends le foot, usant mes chaussures durant des heures. Ainsi je construis ma résistance à l'effort. Tout petit, je ne savais pas marcher que je courais déjà vite, très vite. De la ferme à l'école, je dépasse des camarades à vélo. Très tôt je m'impose pareillement dans les parties de foot. Paul Berthon, qui a deux ou trois ans de plus que moi, forme son équipe, je compose la mienne. Paul possédait toutes les qualités pour réussir dans le football. Des problèmes de genou ont contrarié sa carrière. Il est monté travailler à Paris. J'avais beaucoup d'affection pour lui et sa grande famille.

### **Jo et moi, de rudes combattants.**

Jo parlera plus tard de moi comme d'un combattant s'attaquant à de redoutables adversaires. À moi de donner ma version. Jo s'attaque souvent à des garçons supposés plus forts que lui. Aussitôt, mes copains me préviennent. Quand j'arrive en renfort, le rival est tout de suite mis au tapis. L'affaire est plus délicate quand deux forains lui tombent dessus, au cours d'une récréation. Je suis au fond du préau quand j'apprends que Jo est peut-être en danger. Illico, je suis à ses côtés et nous infligeons une belle correction aux forains, avant que les professeurs ne viennent nous séparer. Mais à la fin des cours, mes copains m'avertissent que les parents des forains m'attendent à la sortie de l'école. La crainte me saisit alors et je suis tout heureux de sortir par la maison du directeur, placée au fond de la cour.

### **Le beau vélo rouge.**

Mes parents m'ont promis un vélo en cas de succès au certificat d'études. J'obtiens mon « certifié » et un beau vélo rouge, un « demi-course » qui pourrait faire naître d'autres rêves, mais déjà l'affirmation de mes talents de footballeur pointe à l'horizon. En attendant, je suis heureux de pédaler vers Santec de concert avec Jo et d'y retrouver nos copains Jean-Yves Berthevas, Henri Glidéc, Gérard Mesmeur... Je ne suis plus obligé de piquer la bicyclette de Maman. Nous allons jouer aux boules près de la rivière, dans ce cadre champêtre que je n'ai cessé de défendre. La lettre que j'adresserai bien des années plus tard au maire de Santec, Bernard Le Pors, un ami, constitue un témoignage sincère de mon attachement à la splendide forêt domaniale. Mon beau vélo rouge, j'y songe encore parfois, réalisant désormais le sacrifice que mes parents avaient fait pour me l'offrir.

1. Loulou et sa mère Pauline sur la plage de Sainte-Anne à Saint-Pol-de-Léon.

2. Le parrain Guillaume et le cousin Joseph à l'âge de six mois.



3. Sur le circuit de l'Aulne à Châteaulin avec son père, Paul Floch, en 1957, qui disparaîtra malheureusement cinq ans plus tard.

4. Joseph, Marie-Pascale Seité, Marie-Hélène Seité, Loulou et sa sœur Marie-José. Les voisins des fermes alentours jouent souvent ensemble.





5

5. De la cour de l'école à l'équipe officielle. Loulou obtient sa première licence au Stade Léonard qui, devant l'afflux de ses buts, le surclasse rapidement de deux niveaux. (De g. à d. debout : Chapalain, Bocher, Faouen, Le Rest, Corre, Kerdilès. Accroupis : Barbier, Caroff, Floch, Pleyber, Plantec.)

6. Il évolue aussi dans l'équipe du CEG de Saint-Pol qui, là encore, remporte tous les titres contre les collégiens du département.



6



7. Le 26 mai 1963. Loulou se présente ici au stade Eugène Quémener sous les couleurs de l'équipe du CEG. Cette année-là il intègre aussi l'équipe première de Saint-Pol, à 15 ans et demi.

8. Vers 1964, au lieu dit « le petit pont » en Trégonderm. Loulou préférait sillonner les routes à vélo. La moto n'est pas à lui, mais la pose de biker est bien là.





10

10. Avec les deux bons amis Paul Prigent et Raymond Labous.

11. Déplacement à Montluçon avec les Cadets de l'Ouest dans leur sélection 1963-1964. Le troisième à partir de la gauche est Georges Eo, Loulou est l'avant-dernier à droite.



11



12

12. Loulou et Marie-José juste avant le match contre l'US Concarneau de mars 1965 dans le bar de leur mère à Saint-Pol.

13. Repéré depuis les stages Gillette en 1963, Loulou sera un participant assidu des stages foot à l'INS de Vincennes de 1963 à 1966 (ici 1965). Ce qui lui coûtera sa place au lycée de Morlaix...



13



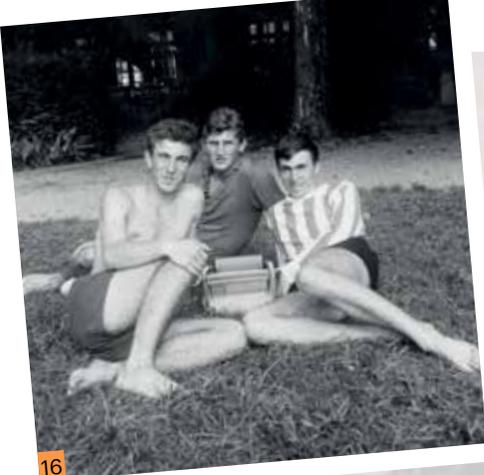
14

14. Avec Jean Combet, Saint-Politeain et ancien pro (Rennes, Toulouse...) qui entraîna le Stade Léonard en 1963.

15. Porté en triomphe à la fin du match contre Concarneau le 14 mars 1965, remporté 2 à 1, deux buts de Loulou. De g. à d. : Guy Le Joly, Marcel Le Rest, Michel Pronost, Gaby Velly et Jean-Paul Créach.



15



16



17



18

16 à 18. Loulou participe à deux stages Gillette consécutifs à Talloires, sur le lac d'Annecy. Les meilleurs jeunes de chaque sport y sont invités et pratiquent à haut niveau toutes les disciplines. Les trois semaines de vie en communauté marient camaraderie, pédagogie et compétition.



19



19. Parcours balle au pied dans la montagne.

20. Les footballeurs du stage de 1963 qui s'illustrèrent contre l'équipe de Grenoble, à l'époque en 2<sup>e</sup> division, en décrochant un match nul.



20



21

Entre 17 et 18 ans, Loulou est régulièrement sélectionné en équipe de France Juniors, puis Espoirs et y fait, outre de belles rencontres (Henri Michel, Jean-Michel Larqué, Camerini, Rostagni...), l'apprentissage du haut niveau international.

21. Équipe de France Juniors contre la sélection Paris au Parc des Princes le 09/10/65. Trois buts de Loulou.

22. Stage de Rueil de la sélection Espoirs. Just Fontaine, entraîneur, prodigue ses conseils à Loulou au centre.

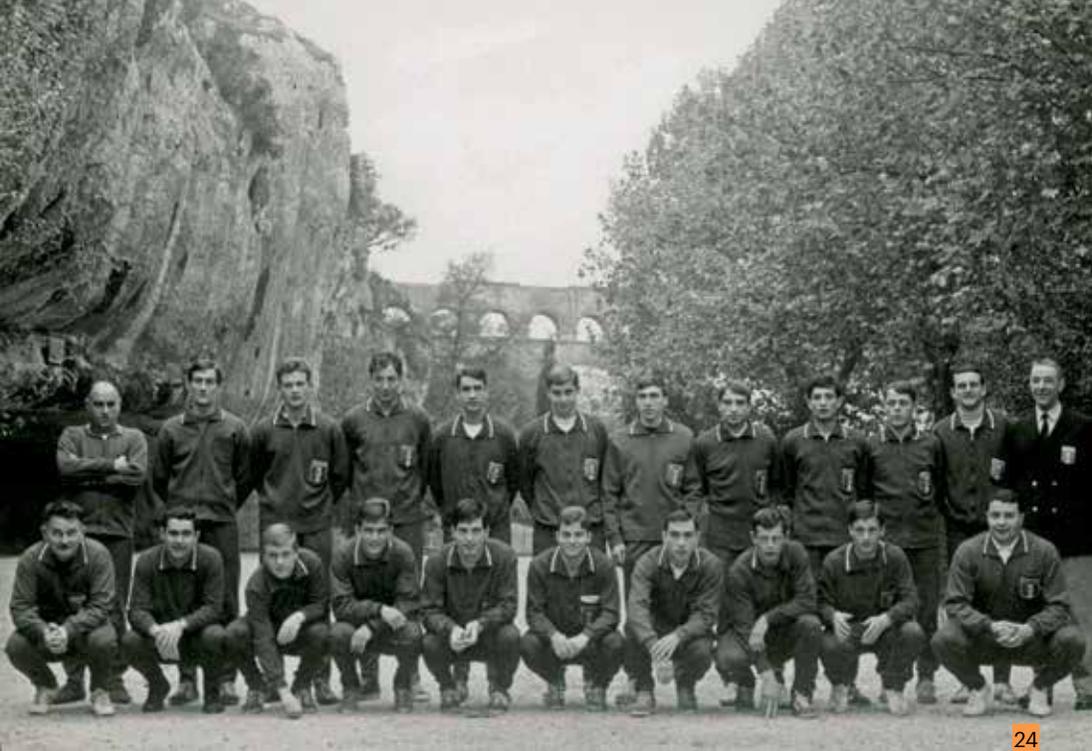
23. Premier match avec l'équipe de France Juniors contre la Belgique à Saint-Ouen le 25 mars 1965. Jean-Claude Scotti se précipite derrière Loulou, qui marque face au goal belge Bertrand. Score final : 3-3.

22



23





24

Comme tous les sportifs de haut niveau appelés au service militaire, Loulou rejoint le Bataillon de Joinville en 1967, tout en continuant ses saisons au Stade Rennais.

24. Le groupe foot du Bataillon (Loulou au centre) pose devant le pont du Gard lors d'un déplacement à Nîmes.

25. Avec l'équipe de France militaire qui rencontre celle d'Angleterre à Londres, saluée par les gradés des deux pays.



25



26

C'est à 17 ans et demi, en juillet 1965, que Loulou arrive au Stade Rennais. Les portes de la 1<sup>re</sup> division s'ouvrent à lui. L'accueil est chaleureux et le garçon est dorloté. Il est l'une des plus jeunes recrues du championnat et passera bientôt dans la catégorie pro.

26. Dans les vestiaires du stade de la route de Lorient.

27. À petites foulées devant les vestiaires (d'époque !) du Parc des Princes, avant une rencontre en Coupe de France contre Reims.



27